

# Alexandre HOLLAN,



TEXTES DE MANUEL JOVER ET ALEXANDRE HOLLAN

67

# “DEVANT LE MOTIF”

ARTISTE





Né à Budapest en 1933, Alexandre Hollan vit à Paris depuis 1956. Plus exactement, il se partage entre son atelier parisien et son mazet dans l'Hérault où, depuis 1985, il passe une bonne partie de l'année, perdu dans les vignes et les chênes verts. Dans une solitude qui n'est pas sans rappeler celle que les anachorètes, aux premiers siècles de la chrétienté, allaient chercher dans les déserts d'Égypte et de Syrie. La solitude est la condition d'une quête spirituelle qui, chez Hollan, cependant, n'est nullement tournée vers l'outre-monde, mais au contraire vers l'être-là des choses, qu'il s'agisse des choses de la nature, ces arbres qu'il fréquente quotidiennement, dont il parle en ami et qui sont le support principal de son travail, ou d'objets manufacturés, pots, brocs, boîtes, mais alors hors d'usage, rouillés, rongés, revenus eux aussi à une sorte d'état de nature. Plutôt que des "choses", l'arbre, les objets sont des présences, des "états d'être". Ils offrent une dimension d'existence où l'artiste quête le "pas moi", un

ailleurs de soi-même dont la conquête, la révélation, ne sont possibles qu'au prix d'une infinie patience, de l'acceptation de la lenteur, du freinage de la pulsion d'agir. Car il s'agit moins de faire, peindre, dessiner, que de se mettre à l'écoute du grand silence bruisant au sein duquel se dissout peu à peu l'identité "humaine" des choses, leur nom, les concepts auxquels nous les réduisons habituellement, et se

Double page précédente :

Photographie d'Illés Sarkantyú.

À gauche :

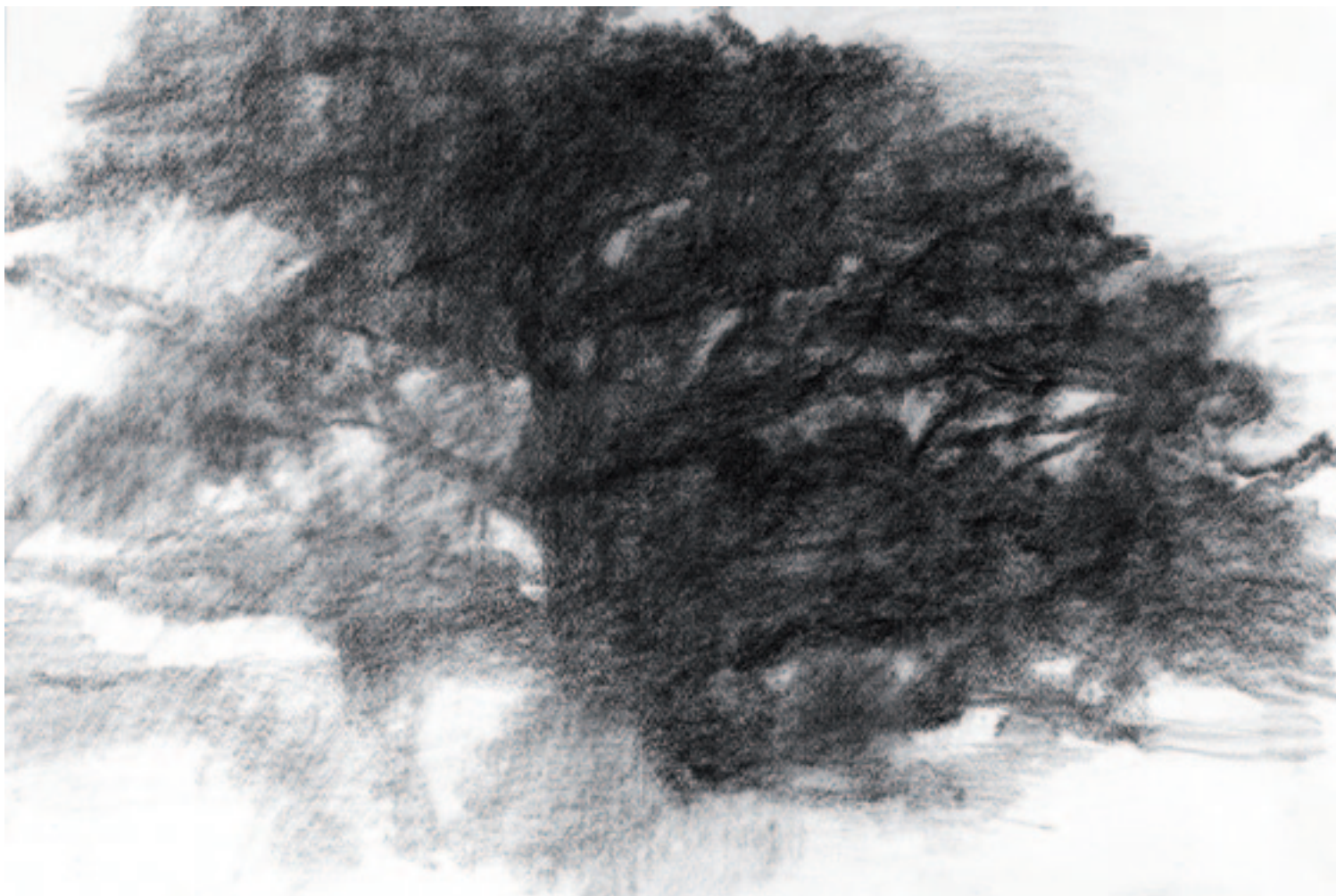
*Deuxième grand chêne I.*

2008, fusain sur papier, 50 x 65 cm. Galerie Vieille du Temple.

À droite :

*Deuxième grand chêne II.*

2008, fusain sur papier, 50 x 65 cm. Galerie Vieille du Temple.



dissolvent les formes de leur apparence première pour laisser apparaître la forme profonde, qui n'est plus affaire d'espace, volumes, contours, valeurs, mais se traduit en termes de vie condensée, élan vital, rythmes internes, respiration... Dessin après dessin, Hollan capte une autre temporalité, plus ample que celle qui régit l'individu social, une temporalité ouverte à l'infini. Cet infini n'est point affaire de perspectives métaphysiques ; il gît au cœur des présences immédiates, éprouvées par une sensibilité aiguisée. Au cœur d'une continuité retrouvée, pour reprendre l'idée d'Yves Bonnefoy\*, cette homogénéité de tout l'existant et cette unité de nos perceptions que le langage et la pensée conceptualisante n'ont de cesse de fragmenter, de classer et de réifier.

Les arbres donnent lieu à deux sortes de dessins : les uns, généralement au fusain, sont le fruit d'une lente élaboration, soir après soir, qui instaure ce qu'on pourrait appeler "la nuit de l'arbre", sa densité interne par-delà les remuements de la lumière et de

l'air ; les autres, souvent des lavis, plus rapides, relèvent d'une sorte de calligraphie visant à traduire les "gestes" de l'arbre, ses lignes secrètes, son ossature, sa force. La peinture d'après les objets, ses "vies silencieuses" comme dit Hollan, sont plus spécifiquement un travail de la couleur. La comparaison, souvent faite, avec les natures mortes de Morandi, révèle leur différence. Chez Hollan, les formes sont irradiées par les flux chromatiques qui les rongent et les dissolvent. C'est la couleur, à travers les infinies nuances et la fluidité de l'aquarelle, qui rétablit la continuité profonde des matières et des formes et instaure le sentiment de l'être des choses. Entre l'ascèse du regard et l'extase de la vision.

Manuel Jover

\* Le poète Yves Bonnefoy a consacré à Alexandre Hollan des textes remarquables, qui ne le cèdent, pour l'intelligence de l'œuvre, qu'aux textes de l'artiste lui-même. →



Regarder et sentir sont en moi comme deux certitudes qui ne se comprennent pas. Chacune prend à témoin mes yeux et le moment présent. Je le sais maintenant, j'aime les questions qu'elles me posent, et j'aime le dynamisme de leur désaccord. Il me faut travailler sur le motif pour qu'elles se connaissent mieux.

Rester devant le motif. L'arbre, par exemple. Je vois bien sûr l'arbre, mais il ne m'intéresse pas... Je pourrais peut-être partir pour faire quelque chose d'autre ? Mais non, je reste. Je le sais : tôt ou tard apparaîtra un autre en moi, qui observe différemment, qui voit autrement.

Je me rends compte qu'il ne faut pas trop regarder pour voir. Regarder sans regarder ? Oui, car il y a dans ce premier regard quelque chose en trop : un commentaire automatique, des mots qui viennent m'expliquer ce que je vois. Qu'ils soient en trop, je le sais, mais ils sont là, inévitablement. Rester là, au milieu de ces mots, accepter ce bruit et regarder plus loin. Je commence à découvrir le "plus loin que les mots", et le mouvement qui s'amorce : ici et là...

Je suis et je regarde... Je suis ce que je regarde. L'image rétinienne existe, les mots et les commentaires existent : je vois qu'ils ne sont pas les mêmes. Une activité se met en route, une transformation commence. Les mots sont vite dépassés, perdent

leur importance, s'adaptent même. Les impressions visuelles qui sont des traces sur la rétine changent, s'approfondissent, deviennent des sensations.

Rester devant et entrer "dedans". Rester dans ce mouvement qui s'installe, qui se maintient et devient l'activité de voir. Regarder l'arbre, sentir l'arbre. Le regard et la sensation n'ont pas la même vitesse, pas le même *tempo*. Quand l'un se calme, l'autre s'allège, s'affine. Leur relation est une force vivante qui se développe entre l'extérieur (le motif) et l'intérieur (l'expérience). Entre les deux, il y a une distance, un espace, un temps de relâchement. Cet espace apparaît dans la respiration qui peut participer tout naturellement au voyage. Le regard porté par le souffle va vers le motif, "inspire" (l'inspire légèrement, "s'inspire") et revient. Il prend ce qu'il a vu et senti, et il élimine le reste, "expire". Un champ visuel peut naître et se développer de cette façon : le motif et le regard forment ce champ visuel.

Je vois que dans l'arbre visible, une autre vie se cache, que je sens plus que je ne le vois. Il veut bouger, vient jusqu'à moi, passe dans mon bras, dans le fusain, et réapparaît sur le papier. Dessiner. Maintenir le mouvement entre la "forme de l'arbre" qui est dense, calme, mystérieuse, et la "sensation de l'arbre" qui est rapide, légère, tout aussi mystérieuse pour moi.



Pourquoi écrire ? J'ai besoin de quelques mots, de quelques images pour avancer dans "l'inconnu connu". J'ai besoin de chercher entre les mots, circuler entre eux, les toucher, les goûter et les éliminer presque tous : créer ma propre langue.

J'ai essayé de préciser comment le dessin ou la peinture sur le motif se mettent en marche. Bien sûr, il y a une infinité de chemins du fait de "voir", et chaque chemin a ses techniques : fusain, peinture, gestes rapides, lents effacements, etc. L'arbre a en lui des mondes très différents, qui vont du bouillonnement sauvage à l'infinie légèreté. Même chose pour les *Vies silencieuses* : elles cachent des couleurs et des champs lumineux sans fin. Donc, le travail commencé ne s'arrêtera peut-être jamais.

Alexandre Hollan

À gauche :

*Le grand chêne du val perdu.*

Gouache sur papier, 100 x 65 cm. Galerie Vieille du Temple.

À droite :

*Deuxième grand chêne III.*

2008, fusain sur papier, 50 x 65 cm. Galerie Vieille du Temple.

## Alexandre HOLLAN en QUELQUES DATES

Né en 1933 à Budapest. Vit et travaille à Paris et Gignac depuis 1956. Représenté par la galerie Vieille du Temple, Paris.

- 2009 Galerie Vieille du temple
- 2008 Galerie La Prédelle, Besançon
- 2007 1st Floor Gallery, Anvers  
Galerie Remarques, Trans-en-Provence  
École des Beaux-Arts, Nîmes
- 2006 École d'art, festival d'Avignon  
*Le chemin des arbres*  
*Un seul arbre*, musée d'Art  
contemporain de Joliette, Canada
- 2005 Galerie Mackintosh, Lausanne  
Musée de Siegburg, Allemagne  
Galerie Mélanson, Annecy (et 2008)

### Bibliographie (entre autres) :

Y. Bonnefoy, *La journée d'Alexandre Hollan*, Le temps qu'il fait, 1995.  
A. Hollan, *Je suis ce que je vois – notes sur la peinture et le dessin 1975-1996, 1997-2005*, 2 vol, Le temps qu'il fait, 2006.  
Y. Bonnefoy, A. Hollan, *L'arbre au-delà des images*, William Blake & Cie, 2003.  
Collectif (dir. Jean-Yves Pouilloux), *Cahier Alexandre Hollan*, William Blake & Cie, 2008.